

associations
bernardiennes
asbl

NUMÉRO : 7
du 15/12/2018

abonnement gratuit
sur demande
abernardiennes@gmail.com

AB : Le Mag



SUIVEZ CES LOGOS EN LIBRAIRIE

← ET SUR LE NET : →

Ils sont un label de qualité conforme aux termes
de la Charte Bernardiennes



NOS AUTEURS

plus de 50 titres parus : catalogue sur le site bernardiennes

www.bernardiennes.be

Barbara Y. FLAMAND

Ghislaine RENARD

Geneviève ROUSSEAU

Viviane DECUYPERE

Damienne LECAT

Gh. DESCHUYTENEER

Louise-Marie LIBERT

VOUS ? mais nous sommes très exigeants...

Alain MAGEROTTE

Bernard GODEFROID

J-J DE GHEYNDT

J-M MASSART

Ron DORLAN

Marie MATUK

Thierry-Marie DELAUNOIS

Georges ROLAND

Marcel GHIGNY

Claude COLSON

Pascal WEBER

Gaëtan FAUCER

Élisabeth CHARIER

Dans ce magazine, vous trouverez :

J'ai lu et aimé : Lisa ou la Terre promise de Barbara Y. Flamand	page 2
L'actualité chez Bernardiennes	page 3
Un poème de Georges Roland	page 4
Le billet d'humeur d'Alain Magerotte	page 5
La rubrique de Jean-Michel Massart	page 7
Un invité surprise : Bob Boutique	page 8
Mai 69 par Marcel Ghigny : extrait	page 10
La page d'écriture de Barbara Y. Flamand	page 11
Votre feuillet AB	page 12
Les nouveaux auteurs	page 14

**Amis auteurs, sachez que vos textes, billets ou articles sont les bienvenus
dans ce magazine, qui vous est ouvert. (abernardiennes@gmail.com)**

Il y aura tout de même une médiation : nous nous réservons le choix des textes.

Longueur maximale du texte : 5000 caractères ou 850 mots. Merci.

L'ensemble de ce document est soumis à la licence GNU FDL. Cela signifie qu'il est libre de droits.
On peut en distribuer et modifier des copies pour autant que cette note ainsi que le nom des auteurs
apparaisse clairement et en respectant la licence GNU FDL.

J'AI LU ET AIMÉ, par Georges ROLAND

LISA ou la Terre promise, un conte de Barbara Y. FLAMAND

Dans notre triste époque de super-héros étasuniens, sauveurs d'un monde caramélisé à la gomme à mâcher chlorophyllienne et au soda exempt de sucre, voici un de ces bonbons suaves au goût divin de sublimation de l'amour.

Le petit Hans, âgé de dix ans, est amoureux de Lisa, qu'il reconnaît comme une fée pleine de ressources. Lorsque son amie meurt soudain, il refuse d'y croire, décide de braver parents et qu'en dira-t-on pour s'élancer dans l'espace, à la recherche de Lisa.

En compagnie de Jo, navigateur spatial expérimenté, il va découvrir la planète Gamma, où il est convaincu de retrouver Lisa...

La rencontre de Hans avec un monde nouveau, ce voyage initiatique aux confins de l'univers, avec, toujours, le merveilleux qui guette au coin de la page, tout cela exprimé dans une langue d'une pureté à couper le souffle, plonge le lecteur dans une atmosphère lumineuse, ouverte sur l'avenir, en un mot : optimiste.

On vous dira que cette vision utopique relève de l'onirisme, que ça n'existe pas, que l'auteure est une douce rêveuse sans bonne vision de la réalité.

Mais comme disait le grand Jacques : « Dites, si c'était vrai ? » S'il existait vraiment une planète semblable à Gamma, peuplée de sages ? Ne serions-nous pas tentés de suivre le petit Hans dans son voyage insensé ? Ne cherchons-nous pas chaque jour notre fée Lisa dans nos pensées les plus secrètes ? Pourtant, il ne s'agira pour les terre-à-terre, que d'une petite fille morte...

Les illustrations de Eddy Ausloos parues dans la première édition datant de 1983 apportent au rythme du conte, une dimension quasi métaphysique ; nous avons tenu à les intégrer dans la présente édition.

À mi-chemin entre « Le petit prince » de Saint-Ex et « L'écume des jours » de Boris Vian, ce conte proclame que l'aventure de l'espace peut déboucher sur l'Utopie. En découvrant ce monde heureux et fraternel, Hans propose à ses camarades et aussi aux adultes capables de l'écouter, le retour au merveilleux, au sentimental et aux audaces romantiques.

On ne peut qu'encore citer Jacques Brel :

« Rêver un impossible rêve – Porter le chagrin des départs – Partir où personne ne part – Pour atteindre l'inaccessible étoile »

Il s'agit ici d'un bijou littéraire incomparable – je pèse mes mots – d'optimisme, d'amour, d'espoir en ce que l'humanité, la vraie, peut réaliser de plus sublime.

Un cadeau magnifique pour Noël.



ISBN 978-2-930738- 71-0 ** Format 13 x 21cm ** 186 pages ** 11,00€
disponible sur commande dans toute librairie et sur le net

L'ACTUALITÉ des ASSOCIATIONS BERNARDIENNES

VIENNENT DE PARAÎTRE EN NOVEMBRE



Claude Colson nous livre ici ses impressions poétiques de navetteur en train. Chaque jour le paysage qui défile au-delà de cette vitre en mouvement inspire l'auteur et lui donne l'occasion de nous communiquer ses sentiments sous forme de poèmes ou de réflexions.

Un petit écrin de poésie rythmé par le clic-clac des roues sur la voie.

ISBN 978-2-930738-75-8 format 13 x 21cm 156 pages 11,00€



Le premier roman de science-fiction aux Associations bernardiennes :

Une société déplace des familles entières des tours où elles vivent en autarcie vers des dômes sous le prétexte d'obsolescence. Deux pères jouent les rebelles tandis que leurs enfants sont emmenés de force sur les nouvelles infrastructures.

ISBN : 978-2-930738-77-2 - format 13 x 21cm – 308 pages - 10,00€



Un roman policier rural plein d'humour, si ce n'est d'ironie...

Il faisait bon vivre à Fongères.

Mais depuis un moment déjà, depuis que la canicule s'y était installée, des événements bizarres s'y déroulèrent. Outre les cultures décimées, les coupures d'eau et autres restrictions acceptées de mauvaise grâce, les mentalités se modifièrent et la tension monta d'un cran lorsqu'on apprit qu'il y avait un meurtrier au village. Suspicion, peur, jalousie accentueront son climat délétère.

ISBN 978-2-930738-73-4 – format 13 x 21cm – 264 pages - 15,00€

ENFIN LE VOILÀ !!! MANNEKEN PIS NE RIGOLE PLUS

est paru en format poche ; **pratique pour emporter**
dans le train (avec Claude Colson)
aux vacances de ski (rire ça réchauffe)
en allant au bureau (zwanzer ça détend)
bref, un incontournable
en format 11 x 18cm, 236 pages 9,99€



ISBN 978-2-930738-16-1 disponible sur commande dans toute librairie et sur le net

UNE BELLE INITIATIVE dans les LIBRAIRIES en BRABANT WALLON : un concept révolutionnaire qui va faire parler de lui

Xavier Feron propose aux libraires du Brabant Wallon le dépôt d'un présentoir ciblé sur les auteurs régionaux. Les titres sont présentés en dépôt-vente, de manière à laisser au commerçant toute latitude financière : aucun investissement préalable.

Les futurs lecteurs y trouveront des livres d'auteurs régionaux, qu'ils pourraient même rencontrer dans leur librairie favorite.

À l'heure du commerce local, voilà une belle initiative, que Xavier cherche à développer dans d'autres provinces par le biais de franchisés.

Gageons que ce concept séduira bien des libraires... et des auteurs en Brabant Wallon !

contact : acferonxavier@gmail.com



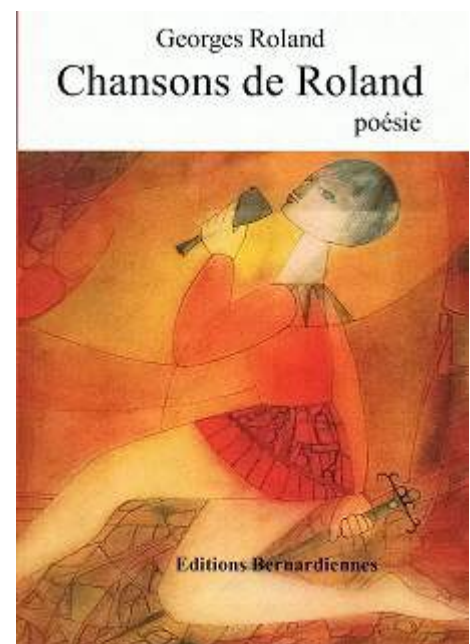
POÈME POUR MÉCANICIEN, DE GEORGES ROLAND

Extrait du grand florilège : « Pour faire pleurer Margot », voici l'histoire – la triste histoire – histoire réservée aux mécaniciens d'automobile, voici donc l'histoire navrante, mais authentique, du Piston et de la Bielle. La valse, bien sûr, sera à quatre temps.

Un piston était amoureux d'une bielle
Rencontrée au grand bal de la chaîne de montage
Le piston mit sa chemise la plus belle
S'étant plus tout de suite ils conclurent mariage
Il s'unit pour toujours à sa tendre amie
On alluma des bougies pour la fête
On fit venir des culbuteurs de la famille
On défila devant eux arbre à cames en tête

Mais voici qu'un beau jour la perfide bielle
S'amouracha d'un vilebrequin odieux
Qui habitait le même palier qu'elle
Dont le port élégant lui avait ravi les yeux
Et le piston pleurait de tous ses segments
Ses larmes inondaient la petite bielle

Mais sans vergogne la perfide et cruelle
Continuait de danser au bras de son amant
Alors le piston brisa leur alliance inutile
Le segment de feu arracha sa chemise
Quelque chose clocha dans l'automobile
La bielle repentante coula et ce fut la crise



Écoline de Bernadette NEF

(extrait de « Chansons de Roland » associations bernardiennes) ISBN 978-2-9600805-0-6 * 14x20cm 100 pages * 10,00€

Le billet d'humeur d'Alain MAGEROTTE

Pour ceux qui ne le savent pas encore, Alain Magerotte est un nouvelliste de talent, auteur de nombreux recueils de nouvelles policières et fantastiques, dont une bonne partie est parue aux Associations Bernardiennes, dont il est aussi le président.



Charles-Henri Dewisme dit Gaston Bogaert, dit Jacques Colombo, dit Robert Davids, dit Pat Richmond, dit Ray Stevens et j'en passe... mais surtout Charles-Henri Dewisme dit Henri Vernes a rejoint le club toujours très fermé (même si les progrès de la science permettent de vivre plus longtemps) des centenaires et cela depuis le 16 octobre dernier.

Henri Vernes est le père de Bob Morane, un français au visage osseux, aux cheveux coupés en brosse, aux yeux gris et à la carrure athlétique. Héros de la bataille d'Angleterre, pilote de "Spitfire" et ancien "flying commander" (un grade imaginaire) de la R.A.F., Robert Morane dit Bob habite dans un appartement du Quai Voltaire à Paris. Il est toujours flanqué de son inséparable compagnon, Bill Ballantine, un géant écossais aux poings comme des têtes d'enfant et grand amateur de whisky, mais pas n'importe lequel, du Zat 77 !

Durant les années 50/60, Henri Vernes, auteur prolifique s'il en est, fonctionne au rythme de 6 romans par an ! Au total, on retrouve Bob Morane dans pas moins de 225 romans, sans compter les nouvelles ou autres bandes dessinées consacrées à ce héros des temps modernes.

La télévision s'empare du phénomène et porte les aventures de Bob Morane à l'écran (1965/1966). Certaines histoires sont adaptées des romans, d'autres sont inédites; l'acteur français Claude Titre joue le rôle du fringant Bob et Billy Kearns campe un très crédible Bill Ballantine.

Joli succès sur tous les plans pour une aventure qui a commencé en décembre 1953 avec la toute première aventure de Bob Morane ("La vallée infernale") publiée par l'éditeur verviétois André Gérard dans la collection Marabout Junior.

Au fil des romans, des personnages reviennent régulièrement. Notamment des "méchants". Le plus récurrent d'entre eux est le terrible Monsieur Ming dit "L'Ombre jaune" et sa délicieuse nièce, Tania Orloff, le grand amour romantique de Bob Morane, ce qui fait d'eux une sorte de couple à la "Roméo et Juliette" à jamais séparé par l'oncle de celle-ci auquel tous deux sont opposés, mais que la nièce respecte.

A la fin de chaque roman, la collection Marabout Junior annonçait le prochain "Bob Morane" attendu par les nombreux amateurs qui avaient du mal à calmer leur impatience. J'ai conservé précieusement tous les "Bob Morane" parus entre 1953 et 1967, des aventures qui m'ont permis de faire le tour du monde à plusieurs reprises... bien calé dans mon fauteuil !

A l'âge de quinze ans, j'ai donc délaissé ce bon Bob pour me plonger avec délectation dans la littérature fantastique et ses auteurs phares tels que Edgar Allan Poe, Jean Ray, Thomas Owen ou encore Claude Seignolle...

Un fantastique qui m'avait cependant déjà titillé à travers deux histoires de Bob Morane. Aussi, avant de terminer ce billet d'humeur, je ne résiste pas au plaisir de vous les présenter en quelques lignes :

"L'Ennemi Invisible" (36ème roman, 1959, N°54, Marabout Junior) : Un peu partout à Paris, d'énigmatiques cambrioleurs dévalisent des grandes bijouteries, pénétrant dans les chambres fortes sans que l'on puisse savoir comment, un peu comme s'ils passaient à travers les murailles blindées à la façon de purs esprits.

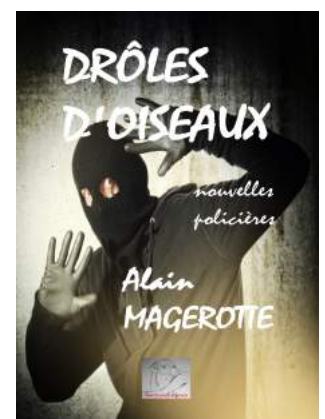
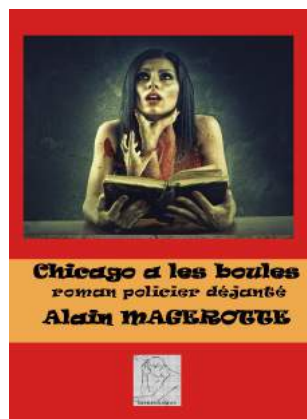
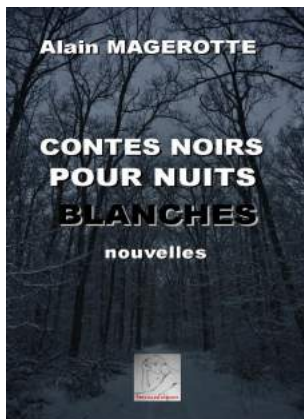
Toutes les possibilités sont envisagées, mais en vain : l'Ennemi Invisible garde son mystère. Jusqu'au jour où Bob Morane rencontre l'étrange professeur Mars, un savant en apparence inoffensif et dont la principale passion est de collectionner les soldats de plomb, mais qui possède peut-être aussi le secret des Invisibles.

Le professeur Mars a plus d'un mauvais tour dans la tête et Bob Morane s'en apercevra à ses dépens. Souvent, il se sentira "bien petit" devant le savant. Dans ce récit, la science deviendra l'adversaire numéro un de notre héros, qui se verra forcé d'évoluer dans un monde hors de la mesure humaine.

"Le Dragon des Fenstone" (49ème roman, 1962, N° 202, Marabout Junior) : Un dragon multi-centenaire qui passe le temps à jouer de la flûte et à dévorer les descendants d'un certain Izwall Fenstone... voilà qui devrait intriguer Bob Morane et son inséparable Bill Ballantine. Nos deux paladins des temps modernes se changeront en détectives pour protéger Lord Fenstone et son épouse établis aux USA. Cette aventure policière leur réservera bien des surprises car "il y a dragon et dragon..."

Merci mille fois Monsieur Henri Vernes de m'avoir donné le goût de la lecture à travers les aventures de votre héros... de notre héros ! Je vous souhaite encore un très joyeux anniversaire !

Du roman policier déjanté à la nouvelle fantastique, Alain MAGEROTTE vous mène dans son univers plein de gens comme vous et moi...



C'est pour rire : Comme les temps changent...

Michel montre son nouveau canif 12 lames à son camarade de classe :
en 1958 : Le directeur voit son couteau et lui demande où il l'a acheté pour aller s'en acheter un pareil.

en 2018 : On évacue l'école. Le directeur appelle la police.
On emmène Michel en préventive.

La RTBF présente le cas aux informations en direct depuis la porte de l'école.



C'EST EN LISANT LEURS ÉCRITS QUE VOUS NOUS AIDEREZ À SOUTENIR LES AUTEURS INDÉPENDANTS, ILS EN VALENT LA PEINE

Un auteur attachant : Jean-Michel MASSART

LA RÉCONCILIATION , roman

ISBN 978-2-930738-32-1

196 pages 15,00€

disponible sur commande dans toute librairie et sur le net

Jean-Michel nous propose une série de textes sous le titre générique :

Une fin d'été 1914 dont voici le premier.



Tôt ce matin, la maison se réveille cernée de soldats. Il y en a partout, sur le seuil, dans la cour et au centre du jardin. Leurs godillots piétinent sans gêne le potager de ma mère. Aussi loin que je puisse voir, ils sont aussi nombreux autour des maisons voisines et le long des berges du canal. La zone est envahie d'uniformes, les capotes dépareillées neuves ou élimées, les casquettes molles ou les képis à floche des soldats belges, les fringants cabans bleu ciel et les pantalons rouges garance des militaires français. Des chevaux attachés par grappes aux clôtures des jardins, aux garde-fous sur le pont de l'Yser et même aux poignées de porte piaffent d'impatience. Je ne reconnais plus mon quartier endormi de la banlieue de Nieuport en cette fin du mois d'août. Cette agitation est extraordinaire. La curiosité me tient sur le pas de porte des heures durant. Ma petite voisine et moi sommes assises, au spectacle, sur le perron de la maison. Les militaires nous saluent gentiment, les uns en flamand, d'autres en français. Soudain un brouhaha secoue la foule. Elle s'écarte et elle ouvre un passage à un régiment de fantassins, des canons tirés par des attelages, des mitrailleuses emmenées par des couples de chiens, des officiers à cheval et le roi Albert vêtu de kaki. Ma mère accourt pour entrevoir discrètement Sa Majesté derrière le voilage de la fenêtre. Elle est encore en cheveux. Papa est absent depuis quelques jours. Il travaille loin de chez nous. Il construit un pont en Wallonie, à Aywaille. Lorsqu'il revient en fin de semaine, il a les poches pleines de bonbons. Il aime jouer avec ma petite sœur et avec moi. Nous faisons des cumulets sur le lit. Il raconte que le pays est très beau là-bas. Il y a des collines, des forêts, des rivières. Ce n'est pas un paysage plat et monotone comme ici. Il n'y a pas de dunes de sable et encore moins ce vent glacial maritime qui s'infiltre dans la maison. Le soir tombe et nous ne voyons pas arriver les troupes de l'armée allemande. Nous sommes déçues. On avait tant parlé de ces hommes avec des casques à pointe ou une carotte plantée sur la tête. La rumeur court que dimanche prochain, un bombardement toucherait Nieuport en début d'après-midi. On lancerait des obus le jour où j'allais chez ma grand-mère en centre-ville ! Les gens haussent les épaules. Que ne racontait-on pas ! Mes parents hésitent, discutent longuement puis ils me laissent y aller. Le jour annoncé, à 13 heures, toute la ville de Nieuport est dans les rues. Les habitants attendent et ... arrivera ce qui arrivera. Le canon tonna. Une pluie d'obus explosifs s'abattit. Les morts et les blessés furent très nombreux. Les gens étaient ahuris ! Dès lors, les réfugiés affluent. Ils franchissent en nombre le pont sur l'Yser face à notre maison. Chargés de baluchons, ils traînent leurs enfants derrière eux. De pauvres gens ! Nous les regardons. Des scènes de désolation dont je garderai la vision toute la vie. Le frère de Papa arrive d'Anvers avec sa femme et ses deux enfants. Ils logeront chez ma grand-mère. Les Allemands avancent rapidement. Ils poussent devant eux une foule de déplacés croissante de village en village. À Nieuport, on ne parle plus que de destructions, de saccages et de tués, de batailles à la baïonnette, au corps à corps, dans les plaines de Lombardsijde ! Mon père fixe un gros matelas sur les fenêtres. Il descend à la cave les objets précieux, la machine à coudre de Maman, de la nourriture et des couchages. Octobre ! Un anniversaire dans la cave. J'ai 7 ans ! Mes parents m'embrassent, les yeux rougis. Maman étreint ma petite sœur. Elle couvre d'un regard triste sa famille serrée l'un contre l'autre. Elle semble si malheureuse. Je suis inquiète.

Un soir, on frappe à la porte à grands coups de poings : deux soldats belges, des déserteurs, épuisés, aux abois, seuls rescapés d'un régiment anéanti. Ils veulent se reposer, dormir. Ils sortiront de leur besace deux fabuleuses pièces de viande. Nous ferons un vrai repas de fête. Le lendemain, mon père les suppliera de partir. Nous courions un danger à les héberger. Les bombardements effondrent les maisons du quartier. Nous sommes cloués dans la cave. Des soldats français nous exhortent à quitter rapidement la maison. La ligne de front se déplaçait. Nous nous réfugions dans les sous-sols d'une grande brasserie en centre-ville. Sous les grandes caves voûtées, entre les tonneaux de bière, je retrouve ma grand-mère, oncle Émile, oncle Pierre, tante Joséphine et mes cousins et cousines. Quelques jours plus tard, des rues entières sont en feu, les bâtiments s'écroulent, des flammes sortent de l'église. Nous vivons un enfer. Personne n'ose sortir pour chercher de quoi manger. Des soldats nous donnent du pain gluant et collant, infâme. Notre abri se transforme en piège. Il nous faut quitter Nieuport.

J-M Massart, sur base des mémoires de G. Vanden Abeele

UN INVITÉ SURPRISE : BOB BOUTIQUE



Un petit bonhomme toujours actif lance sur le câble une émission très suivie (Actu-TV : plus de 15.000 podcasts par émission), écrit des thrillers passionnants, s'occupe de la promotion d'une maison d'édition (Chloé des Lys), plante micro et caméra tous azimuts, tenait une librairie à Bruxelles...

Il ne dort donc jamais, ce gars-là ?

J'oubliais de dire qu'il dessine aussi... c'est Bob le Belge ; « l'incomparable ».

Bob, c'est une peinture, une épée, bref, un castar.

Ses « **Contes bizarres** » (2 volumes) sont autant de pépites d'humour et/ou de dérision, dont certains vous restent ancrés définitivement dans la mémoire.

Son « **Les dix petites négresses** » est un florilège d'auteur(e)s édité(e)s chez Chloé des Lys, retravaillé avec humour dans un roman digne d'Agatha, tandis que ses derniers thrillers (**2401**, **Chaos**) interpellent le lecteur et le tiennent en haleine jusqu'au dernier paragraphe.



Il nous fait la grâce d'une petite nouvelle : Un thriller insoutenable

L'autre jour je me promenais à l'étage du home... Pour info je n'en suis pas un pensionnaire mais habite en face avec Poussin. Et souvent, un peu par désœuvrement, je traverse le chemin qui nous sépare, passe les grilles du parc et vais me balader dans le « Château » où tout le monde m'adore, c'est comme ça, parce que je les amuse et les fais rire.

Donc je me promenais à l'étage et croise dans le couloir le vieux Zeimer (Alfred de son prénom, mais on dit « Al » tout simplement) qui s'arrête à ma vue et me salue avec déférence.

- Bonjour Bob heureux de vous voir. Pourriez-vous m'indiquer où se trouvent les toilettes ?

Faut dire que le bonhomme par ailleurs très stylé et toujours habillé comme pour aller à la messe approche des cent ans et oublie tout dans l'instant.

— Au bout du corridor lui réponds-je en souriant, la porte à gauche.

— Merci et passez une bonne journée.

Je le regarde partir et attend. L'habitude.

Frr frr frr sur les dalles.

Arrivé au bout du corridor, je le vois s'arrêter, hésiter puis revenir sur ses pas en traînant ses pantoufles (cinq minutes au moins)

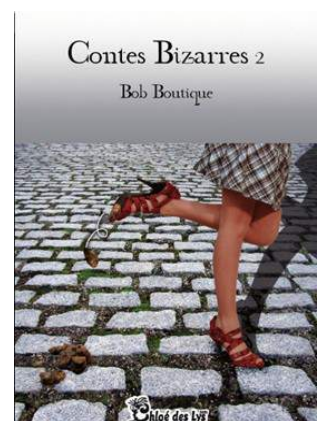
— Oh ! Bonjour Bob heureux de vous voir. Pourriez-vous m'indiquer où se trouvent les toilettes ?

— Au fond du couloir Al, la porte de gauche...

— Je vous remercie... etc...

La voilà reparti frr frr frr (cinq nouvelles minutes) pour s'arrêter comme un jouet mécanique au bout du couloir où il semble réfléchir, se retourne et revient une nouvelle fois vers moi...

Sur ces entrefaites, la grosse Charlotte qui nous observe depuis sa chambre dont la porte est toujours grande ouverte (surtout lorsqu'elle me voit passer la grille depuis



la fenêtre du premier) sort à notre rencontre en roucoulant, une grosse main boudinée pleine de bagues posée sur un sein qui tremble comme un gros plum pudding :

— Mais enfin Bob vous le faites exprès... il va encore se pisser dessus ! Et de crier : tout droit Monsieur Zeimer, tout droit, la porte à gauche... ce n'est pas bien Bob, vous êtes taquin...

— Voyons Charlotte, vous savez bien qu'il va quand même revenir, et puis il porte des langes !

— C'est pas une raison gémit la Castafiore.

Bon on va faire court, car on pourrait y passer la journée avec les fuites et tout ça.

— Je vais régler ça conclus-je d'un air intelligent (deux grands yeux étonnés de Lolotte qui se dandine d'un pied sur l'autre comme si elle allait me demander un autographe).

Il est déjà là, frr frr frr

— Oh bonjour Bob, bonjour Charlotte, heureux de vous voir, pourriez-vous m'indiquer... Vous connaissez.

— Au fond du couloir, reprends-je d'un air intelligent avec un clin d'œil appuyé à ma copine (qui risque de le comprendre de travers). La porte de gauche et cette fois « n'oubliez pas ! »

— Merci et passez une bonne journée...

frr frr frr...

Nous le suivons du regard pendant de longues minutes. Il parvient au fond du corridor, s'arrête le nez contre le mur... tourne à gauche, pousse la porte et pénètre dans les toilettes. Là on a le temps, il en a pour un bon quart d'heure le temps que la dernière petite goutte tombe dans la cuvette.

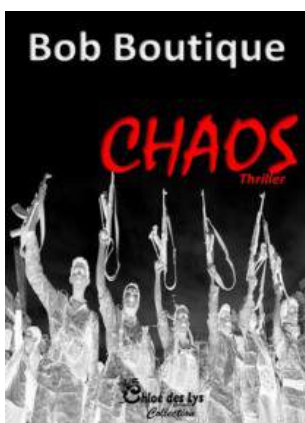
— Alors vous ! s'extasie la grosse Charlotte en papillonnant des faux cils ? Mais..mais... comment avez vous fait ?

— Normal que je lui fais en rigolant, cool, les mains dans les poches. Il a oublié d'oublier !

Bon, c'est pas du Proust mais c'est quand même un vrai thriller !

Suivez Bob Boutique sur www.bob-boutique.com

Son dernier roman, paru chez Chloé des Lys :



Un thriller au titre décoiffant, où l'on retrouve le commissaire Johan Verdriet et son adjointe Lieve Moed, les protagonistes de son roman précédent, *2401*, sans qu'il y ait de suite logique entre les deux œuvres. C'est une tout autre enquête à laquelle vont s'atteler les deux membres de la KMAR (Koninklijke Marechaussee, Gendarmerie nationale des Pays-Bas.). L'affaire commence par un banal vol de tableau au Rijksmuseum, tableau sans grande valeur, dont le vol sert en fait à masquer un autre vol, d'objets autrement plus intéressants. Et l'affaire va prendre une tout autre tournure, justifiant qu'on fasse appel au service anti-terrorisme.

ISBN 978-2-874599767 - 20,00€

Suivez ACTU-TV sur www.actu-tv.net



Après DeuS VulT, un roman de Marcel GHIGNY : MAI69

Nous vous proposons ici un extrait de ce roman d'amour dans le contexte des événements de Mai 68

L'écriture, c'est le souvenir, le souvenir d'une émotion, d'une situation ou d'un visage.

L'écriture, c'est l'envie d'être et d'exprimer ce qui nous habite.

Et l'écriture, c'est peut-être aussi l'envie de raconter une histoire.

Alors on mélange, on place une émotion sur un visage, on donne vie à cet être imaginaire, on le conduit dans nos souvenirs et on lui fait dire ce que l'on n'ose pas toujours dire.

Et on finit par exister...

Je pousse la porte de service. Les odeurs de cuisine me montent au nez. Elles atténuent celles, habituellement âcres, que dominent cette trop grande bâtisse. Julie, assise à la grande table devant une tasse de café fumante, me lance un sourire.

— Ah... Julien !

Grande, fine et vieille, son visage émacié est dominé par un chignon de cheveux blancs et épais. Le nez est grand et proéminent, les yeux larmoyants, le sourire sincère et les rides profondes. Les mains osseuses, posées sur la table comme des objets d'un autre âge sourient, elles aussi. La robe sombre, le tablier noir, l'odeur de savon noir et d'eau de Cologne, mes souvenirs, mon subconscient. La vieille gouvernante est heureuse.

— Een kleine koffie Julienke ?

— Graag Julieke.

Je m'assieds et Julie remplit de café une tasse de porcelaine de Limoge, le service de mon enfance. Il ne m'en faut pas plus pour revoir la table familiale, les colères ou l'hilarité de mon père. Ma mère, droite, noire, et mon frère Jean à ses côtés, raide, lui aussi. Et Marguerite, la jolie Marguerite, ma sœur. Savant mélange. Les cheveux noirs crépus et la langue acérée de ma mère, les yeux bleus, la tendresse et l'humour de mon père. Marguerite, ma complice. J'ai toujours admiré son adresse verbale, sa spontanéité et sa force.

— Hé Julien ! Tu rrrrêves ?

Je relève les yeux. Julie sourit toujours. La vieille Flamande fait rouler ses « rrrrr ».

— Je suis venu par la rivière.

— Ah... les souvenirs... Je t'ai fait de la blanquette ce midi !

— Merci Julie ! Pense aux autres aussi !

— Les autres...

Elle hausse les épaules.

— Ton père aime la blanquette aussi !

Une sonnette pendait au milieu de la table familiale. Ma mère en usait pour un rien. Julie apparaissait alors.

— Tiens, prends vite une galette et monte. Tu vas être en retard.



disponible sur commande dans toute librairie et sur le net

ISBN : 978-2-930738-51-2 ** Format 13 x 21cm ** 200 pages ** 15,00€

LA PAGE D'ÉCRITURE DE BARBARA Y. FLAMAND

Elle

Elle était venue, inattendue comme une rose éclatant à la fin d'octobre sous le soleil faiblissant, courageuse. Le blé avait été engrangé, chaque chose décidée accomplie ; il semblait que l'automne n'avait plus qu'à se dépouiller jusqu'au givre. La tête entre les mains il interrogeait ses certitudes. Mais celles-ci s'envolaient comme des moineaux effarouchés devant une fenêtre brusquement ouverte.

Une fenêtre était ouverte, en effet, et il lui semblait voir une voie sacrée vers un temple antique. Elle devait être là, au bout, la fulgurante, l'éblouissante, attendant qu'il franchisse la distance, et vienne s'agenouiller devant la haute flamme pour entrer avec elle dans une dimension infinie. Elle devait être là, étonnée qu'il ne l'ait déjà pas décidé.

Cependant, engourdi par la familiarité de l'horloge, il ne bougeait pas, hésitant à s'élancer sur ce seul appel, espérant qu'un second signe l'éblouirait encore. Son hésitation le rendait insatisfait. Quel homme se montrerait-il à ses yeux s'il n'osait...? Un seul signe, un seul encore et il franchirait audacieusement l'espace. Tout à coup, une clarté fauve éclaira la façade d'en face, dansante, capricieuse comme une chevelure de sorcière livrée à ses rites tandis qu'une rumeur montait, indistincte et pourtant impérieuse.

Voilà le signal qu'il attendait. Aucune marche arrière n'était possible désormais. Il tira vers lui les battants de la fenêtre avec violence. Les rougeurs dansaient, plus hautes, plus vives, plus crépitantes. « J'arrive ! » cria-t-il « J'arrive ! » et il enjamba la fenêtre. Mais, laissant tomber vers le bas un regard qu'il avait voulu, dorénavant, au niveau de l'horizon, il vit une foule assemblée, piétinant ou courant, affolée, tandis que les sirènes des pompiers hurlaient sinistrement dans le soir.

Sa raison chancelait. Quelle comédie lui jouait-elle donc ? Maintenant qu'il avait coupé le lien avec l'habitude, qu'il avait déjà une jambe par-dessus l'appui de fenêtre et qu'il tendait les bras vers l'autel qu'elle devait avoir dressé pour l'arracher à sa condition d'insignifiante parcelle de l'univers. Elle se dissolvait dans le vacarme et l'effondrement des charpentes calcinées. Une main se plaqua sur son épaule, énergique.

— Ne fais pas l'imbécile. Ce n'est pas ton affaire.

La main le tira en arrière, si vigoureusement, qu'il trébucha presque.

— Comme si on avait besoin de toi ! C'est vraiment une maladie de croire qu'on t'attend partout. Tu n'es pas assez important pour cela. Et ne fais pas cette tête ! Une tête d'ahuri, vraiment ! Assieds-toi dans ton fauteuil ! D'ailleurs, il n'y a que là que tu sois à ta place.

Il pensa qu'il devait répondre, et surtout ne pas s'asseoir. S'il s'asseyait à nouveau dans ce fauteuil, il serait perdu à jamais pour Elle et pour lui.

Et il resta debout, s'entendant répondre comme si la voix venait d'un autre : « Non ! Je ne veux pas. Je ne veux plus.

Quelques sons grommelés comme : « Finira bien par s'asseoir. » suivirent ses paroles. Mais lui regardait vers la fenêtre restée ouverte. Alors, comme porté par un coursier du ciel, il enjamba le vide.

Barbara Y. FLAMAND vient de publier « **Lisa ou la Terre promise** », un conte fantastique à ne pas manquer.

ISBN 978-2-930738-71-0 ** Format 13 x 21cm ** 186 pages ** 11,00€
sur commande en librairie et sur le net.



Votre feuilleton bernardiennes : Les Farfadettes un conte de Georges ROLAND

GIGONDAS (suite)

C'est étrange : les onze bouleaux balancent leurs fines branches dans la petite brise, les aubépines fleurissent à peine, tout est calme. Mais il y a dans l'air quelque chose d'inattendu, d'indescriptible. Gigondas s'approche lentement du haut de la colline, regarde autour de lui avec prudence, craignant l'attaque d'un fauve, ou d'une bande de brigands. Il ressent une espèce de présence, sans rien voir. Il y a une légère odeur de feu éteint, mais pas de trace de sol brûlé. L'herbe rare n'est foulée que là où il a marché.

Et surtout, pas de pissenlits. Rien. Pas de grosse fleur jaune éclatée dans l'herbe verte, pas de grappe d'ombelles blanches prêtes au s'envoler. Rien. Rien. Rien.

Gigondas se dit que ce n'est pas normal : les cueilleurs ne sont pas venus jusqu'ici, ce n'est pas imaginable. À moins que cette sensation de présence invisible...

Il s'ébroue :

– Allons allons, je ne vais pas me mettre à croire aux fantômes ! Je galéje les enfants avec mes chiens errants qui mangent les voyageurs, et voilà que je me fais peur avec des ombres !

Alors là, justement, il comprend ce qui le choque : l'ombre n'existe pas. Pas d'ombre sous les arbres, et pourtant il est six heures de l'après-midi et le soleil descend sur l'horizon. Les ombres devraient s'allonger vers l'est.

– Qu'est-ce que c'est que ce mystère, se dit Gigondas en s'avançant prudemment au milieu des bouleaux. Pas de pissenlits, pas d'ombre : c'est louche.

Quelques pas encore, et le voilà au pied du premier bouleau. C'est drôle, de sentir son cœur battre dans sa poitrine. Pourtant, il bat tout le temps, ce cœur, et on ne le sent pas. Là, d'un coup, il se manifeste. Ça oppresse un peu, la respiration devient plus difficile, comme lorsqu'on a le corps dans l'eau. Et ça devient vite désagréable.

Qu'est-ce que c'est que ce mystère ? Un endroit où les rayons du soleil traversent le feuillage, où on sent l'odeur du feu de bois sans en voir de traces, où il n'y a pas de pissenlits ?

Il s'énerve, notre Gigondas, il attrape sa bouteille de vin dans sa musette, s'en jette une grande goulée dans l'œsophage :

– J'suis pas venu jusqu'ici pour rien, quoi ? C'est pas possible. Doit y avoir des pissenlits quelque part. Derrière les aubépines...

Il s'avance plein d'espoir, mais non : toujours rien. Il s'assied au pied d'un bouleau, la bouteille à portée de main, et se met à réfléchir. Pourquoi ? Comment se fait-il que ? C'est pas possible, merde !

Et de question en question, il se fatigue, puis s'endort, la nuque calée contre une racine saillante. Plancher sur un problème n'est pas vraiment la meilleure qualité de Gigondas. La concentration sur une idée précise non plus. Et moins encore la réflexion.

Le voilà donc endormi, en plein milieu du rendez-vous des Farfadettes.

La nuit tombe sur la colline, l'ombre enfin a raison de la lumière.

À ce point du récit, et en toute logique, on devrait voir apparaître les petits êtres, les voir danser une gigue autour de l'homme endormi.

Mais il ne se passe rien. Gigondas dort tranquille, comme s'il était dans son lit. Il ronfle un peu, la bouche grande ouverte, la main sur le litron. Et il rêve qu'une horde de petits génies viennent danser autour de lui. Qu'ils s'approchent, le chatouillent avec une branche de bouleau, lui enlèvent ses chaussures.

Gigondas s'éveille en sursaut et se redresse : personne.

– Bon sang ! Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Les lutins viennent me faire des guili-guili aux plantes des pieds, puis disparaissent comme par enchantement ! Eh ! Les lutins ! Venez me voir en face, d'homme à homme ! Enfin : d'homme à lutin ! Qu'est-ce que vous attendez ? Je veux bien qu'on m'emmerde, mais j'aime pas les furtifs. Montrez-vous !

Rien ne se passe. C'est agaçant, à la fin, cet immobilisme, cette attente d'on ne sait quoi.

Gigondas se lève, et dit :

– Je fais encore un tour, et je m'en vais.

– Bonjour, Messire, dit une petite voix, derrière lui.

Gigondas, pétrifié, se retourne lentement, et aperçoit, à deux mètres, un étrange petit bonhomme. Il porte un chapeau tricorne noir trop grand pour sa tête, et que retiennent de grandes oreilles repliées.

Sa barbe rousse en collier laisse voir une grande bouche aux lèvres minces et sinueuses. Une bouche de chat qui a reçu un coup sur la tête. Un gros nez ponctue d'écarlate ce cercle roux, avec de grosses narines dilatées.

Il porte un habit de style XVIII^e siècle, dont le pantalon se termine par des franges, comme s'il était élimé par de longues marches dans la boue. Il s'arrête au niveau des mollets et laisse voir des guêtres qui ont été blanches, et d'amusants souliers à grosses boucles.

Le bonhomme toise Gigondas de ses yeux ronds, très rapprochés, et pleins de malice.

Mais le plus étrange est sa taille : ce petit être mesure à peine quatre-vingt centimètres !

– Veuillez remarquer, Messire, que je vous ai vu le premier. Je ne vous suis donc redevable de rien, dit-il. Mais permettez que je me présente : je suis le Cordonnier.

Il enlève son chapeau et une explosion rousse de cheveux hirsutes en jaillissent instantanément. D'épais sourcils broussailleux, cachés jusque là par le chapeau, lui retombent devant les yeux. Il les écarte d'un revers de main.

– Ne soyez pas perplexe, Messire, je ne vous veux aucun mal. Mais vous admettez que votre incursion dans mon univers a de quoi me fâcher. Puis-je vous demander la raison de votre visite en ces lieux ?

– Je cherche des pissenlits, dit piteusement Gigondas, toujours profondément troublé.

Le nain porte les doigts à sa barbe, qu'il caresse doucement, puis se met à tirer dessus, au point que le collier tout entier s'écarte du visage, comme une barbe postiche. Mais lorsqu'il la lâche, elle reprend sa place et semble bien naturelle. Gigondas regarde toujours le nain sans pouvoir même réfléchir. C'est incroyable : où est-il arrivé, qu'est-ce que c'est que cette contrée bizarre où il n'y a pas d'ombre, où les feux ne laissent pas de traces, où on rencontre des nains comiques et inquiétants à la fois ?

(à suivre)

Extrait du conte fantastique « Les Farfadettes » de Georges ROLAND
à paraître bientôt aux associations bernardiennes



Photo MVdb

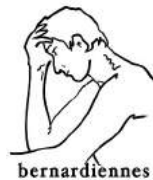
C'est pour rire : Comme les temps changent...

en 1958

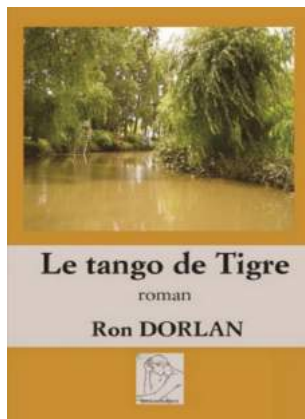
Après avoir passé 15 jours de vacances en famille à Wenduine, dans la caravane tractée par une 403 d'occasion, les vacances se terminent. Le lendemain, tu repars au boulot, frais et dispos.

en 2018

Après 2 semaines en République Dominicaine, tu rentres fatigué et excédé par 4 heures d'attente à l'aéroport suivies de 12 heures de vol avec correspondance. Au boulot, il te faut une semaine pour te remettre du décalage horaire !



Découvrez les titres de Ron DORLAN



Versant sombre du romancier Georges ROLAND (dont Ron DORLAN est l'anagramme), ses romans sont les analyses impitoyables des travers de l'âme, l'immersion en apnée dans le revers de la médaille, avec, toujours, ses issues inévitables.

Noirs, ils abordent sans concession les sujets les plus délicats de la nature humaine, fouillent jusqu'au tréfonds notre inconscient le moins avouable.

À paraître bientôt :

Un recueil de nouvelles de **Louise-Marie LIBERT** : « **Le médaillon florentin** »

Historienne, féministe, l'auteure a publié plusieurs essais rappelant les grandes figures féminines de l'Histoire. Elle défend aussi le folklore et dialecte bruxellois dans un opuscule : « Les chochetés » consacré aux diverses sociétés folkloriques bruxelloises.

Un roman de **Thierry-Marie DELAUNOIS** : « **Connectée** »

Voici un auteur qui n'en est pas à son coup d'essai. Sa bibliographie est déjà très fournie, et les sorties de ses divers romans sont guettées. Celui-ci captivera encore le lecteur par son écriture fluide et la trame de l'intrigue.

Nous leur souhaitons la bienvenue à tous les deux.